

Se souvenir des désastres environnementaux

Sur le site de la tristement célèbre décharge chimique de Bonfol, Mario Botta propose un projet architectural sous forme de land art. Le but? Marquer le lieu et reconnaître la catastrophe environnementale – et donc aussi humaine – qui s'y est produite.

SOPHIE KELLENBERGER FRANKLIN

C'est à Bonfol, petit village paisible du Jura à deux pas de la frontière française, qu'éclatait en 1980 le scandale, aujourd'hui à peine croyable, d'une immense décharge dans laquelle huit des plus grandes entreprises chimiques bâloises s'étaient débarrassées de leurs terribles déchets entre 1961 et 1976 (*lire l'encadré*). Après la révélation de l'affaire et l'entrée en vigueur d'une nouvelle loi qui, depuis 1998, impose l'assainissement des sites contaminés, les travaux d'extraction des terres polluées durèrent six ans.

Maintenant que les derniers camions sont repartis, que faire de cet endroit? Les pollueurs ont laissé derrière eux quelque 3 millions de francs, confiés à l'association Escal Bonfol, créée pour l'occasion. Plutôt que de simplement rendre le site à la nature et tout oublier, l'idée d'un aménagement paysager (land art) attirant, évocateur, mais aussi réparateur de ce qui s'est passé en ces lieux, a vu le jour. D'où l'étonnant projet de Mario Botta, à qui il a été fait appel. L'architecte tessinois voudrait notamment conserver l'immense mur, appelé à disparaître selon le plan de remise en état initial.

SE PROMENER LÀ OÙ SEULS LES ROBOTS ENTRAIENT

Car cet ouvrage de 200 m de long et de 10 m de hauteur est chargé d'une histoire très forte. C'est lui qui a servi de support aux immenses arceaux recouvrant la fameuse «zone noire», où seuls des robots étaient autorisés à entrer et à intervenir durant les travaux de décontamination, en raison des violents poisons s'écoulant des fûts



Le projet de Mario Botta prévoit la construction d'une tour de 40 m, avec vue plongeante sur une forêt plantée sur la surface de l'ancienne décharge.

Le chaudron du diable

Jusqu'aux années 1960, les industries chimiques bâloises jetaient leurs déchets directement dans le Rhin. Elles persuadèrent alors les autorités de Bonfol que l'ancienne glaisière locale avait un fond si imperméable que la transformer en décharge ne présenterait aucun risque. De 1961 et 1976, celle-ci devint ainsi un véritable chaudron du diable, dans lequel, sur une surface équivalente à huit terrains de football, et sur 5 à 8 m de hauteur, des déchets – pas toujours identifiés et d'autant plus dangereux que l'on ignorait tout des conséquences de leur mélange – se sont accumulés.

Le scandale explosa en 1980, quand des jus noirs commencèrent à déborder de cette baignoire de glaise, polluant les cours d'eau et alertant jusqu'au gouvernement français. Après un formidable bras de fer de dix ans, opposant, d'un côté, les politiciens locaux, les écologistes et la presse et, de l'autre, les entreprises chimiques responsables de la pollution, 200 000 t de produits toxiques et de terres contaminées prirent finalement le chemin de l'Allemagne pour y être brûlées, puis stockées dans des décharges dites inertes.

Le projet de Mario Botta entend témoigner de toutes les décharges, connues ou inconnues, dont l'immense majorité n'a jamais été assainie. On en dénombrait quelque 4000 en Suisse, selon le journaliste José Ribeaud, auteur en 2014 de *Maudite décharge: Histoire d'un site contaminé et de son assainissement à la frontière franco-suisse*.

éventrés, voire entièrement dissous. Mario Botta voudrait que les visiteurs puissent désormais se promener sur le mur, entre terre et ciel, sous la canopée d'une forêt replantée. Histoire de changer de point de vue et de prendre de la hauteur... Très touché par l'histoire de Bonfol et par la résistance de ceux qui s'en sont scandalisés, l'architecte voit ce mur comme une colonne vertébrale, dont il a la puissance. Mais c'est aussi une cicatrice rappelant, comme sur notre peau, qu'un événement difficile s'est passé mais est aujourd'hui réparé.

Un message de résilience dont est également convaincu Yannis Cuenot, enfant du village et membre de l'association Escal Bonfol, en charge de ce projet. Pour lui, «détruire ce mur et ne laisser aucune trace serait une sorte de négation d'un élément d'histoire ne permettant pas d'envisager l'avenir en toute connaissance de cause». Le projet de Mario Botta prévoit encore la construction d'une tour de 40 m de hauteur où, à chaque étage, un pan de l'histoire du site sera racontée. Depuis son sommet, la vue à 360° plongera sur une forêt plantée

sur la surface de l'ancienne décharge. Cette zone boisée sera formée de deux cercles adjacents de 400 m de pourtour, composés de chênes. Le projet, devisé à 4,65 millions de francs, vise une réappropriation des lieux par l'homme, mais aussi par la nature, qui devrait rapidement recouvrir le mur de lierres rampants.

COMME À TCHERNOBYL OU À MANHATTAN

L'anthropologue Maude Reitz a édité avec l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel un ouvrage intitulé *Je n'ai rien vu à Tchernobyl*, dans lequel elle évoque le difficile traitement de la mémoire et de l'histoire de la catastrophe en Ukraine. Pour elle, ce que propose Mario Botta est très évocateur: «Le mur qu'il veut sauver – ou patrimonialiser – est une sorte de ruine; la figure de la ruine occupe une place importante dans la formation de nos imaginaires. Elle renvoie autant à l'insignifiance de l'homme qu'à sa toute-puissance.» Car à Tchernobyl, en réalité, la catastrophe est aussi invisible qu'à Bonfol. «Tout ce que peuvent voir les photographes, ce sont les arbres qui poussent au beau milieu des salles de conférence, poursuit-elle. Je perçois le projet de Mario Botta comme une tentative de transfiguration de la ruine.» Pour l'anthropologue, la reconquête de Bonfol par une nature «architecturée» voudrait entretenir la mémoire vive du souvenir, même si les mémoriaux entretiennent toujours un rapport paradoxal à la mémoire. «Il sont souvent créés au moment même où la mémoire est menacée de disparaître.» Mais est-ce bien le rôle d'une œuvre architecturale que d'évoquer le drame écologique qui s'est joué ici? Oui, répond Kornelia Imesch Oechslin, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne: «Le rôle de l'art est aussi de dénoncer et de sensibiliser. Mario Botta travaille ce mur comme un mémorial, en évoquant une période où l'homme avait peu de scrupules envers la nature.» L'historienne n'hésite pas à comparer la démarche artistique à Bonfol avec le mémorial du 11-Septembre de Manhattan. Elle partage aussi l'idée de la cicatrice assumée, même si, selon elle, «on ne pourra certainement jamais complètement nettoyer ces terres et qu'il y a quand même un travail de deuil à faire». En modifiant légèrement le mur pour l'adapter à une promenade ludique, Mario Botta, en artiste visionnaire, transcende subtilement ce qui pourrait relever du pessimisme et de la désespérance. Puisse-t-il aller jusqu'au bout de son idée. ●